

Études littéraires africaines

SAMASSA (Kalil K.), *Traditions et pouvoir politique dans le roman nigérian. Essai de lecture sociocritique et postcoloniale*. Paris : L'Harmattan, 2006, 302 p., bibl., index – ISBN 2-296-0726-6



Michel Naumann

Numéro 24, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035379ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035379ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Naumann, M. (2007). Compte rendu de [SAMASSA (Kalil K.), *Traditions et pouvoir politique dans le roman nigérian. Essai de lecture sociocritique et postcoloniale*. Paris : L'Harmattan, 2006, 302 p., bibl., index – ISBN 2-296-0726-6]. *Études littéraires africaines*, (24), 104–105.
<https://doi.org/10.7202/1035379ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

cette fois comme suppôt de l'apartheid, et D. Yali Manisi comme « collabo » : il fallait s'y attendre !

Son dernier livre est à la fois une chronique de sa recherche et une sorte d'autobiographie intellectuelle, parfois d'une touchante naïveté. On ne peut éprouver qu'admiration et estime pour cette œuvre scientifique. Elle permet de donner un contenu à une « oralité » dont le fonctionnement poétique a rarement été étudié avec une telle envergure, une telle profondeur et une telle conscience politique des rapports de force qu'elle impliquait, dans ses processus de production, de collecte, de transcription et d'édition.

■ Alain RICARD

SAMASSA (KALIL K.), *TRADITIONS ET POUVOIR POLITIQUE DANS LE ROMAN NIGÉRIAN. ESSAI DE LECTURE SOCIOCRIQUE ET POSTCOLONIALE*. PARIS : L'HARMATTAN, 2006, 302 P., BIBL., INDEX – ISBN 2-296-0726-6.

Kalil K. Samassa a soutenu une thèse en Sorbonne (Paris 3) il y a huit ans et il vient de publier cet ouvrage à la suite de la recherche menée pour obtenir son doctorat. Il tente de faire entrer en dialogue la socio-critique et le postcolonialisme pour aborder les grands textes de la littérature nigériane, une des plus fécondes du continent. On ne peut qu'être impressionné par cette ambition. L'ouvrage est d'ailleurs imposant (plus de 300 pages), bien documenté, audacieux et plaisant à lire quoique touffu. L'auteur entend montrer que la littérature est dépositaire d'un savoir sur le politique. Elle est, dit-il avec Paul Aron, un lieu de maîtrise de la langue, donc d'intégration sociale, mais il prend soin néanmoins – et mérite pour cela d'être loué – de s'opposer aux tendances littéraires apolitiques et a-conflictuelles. Il cherche à montrer que les littératures des trois grandes régions (*igbo*, *yoruba* et *haoussa*) détiennent la clef des difficultés rencontrées par le Nigeria dans son effort de construction nationale. Il étudie donc les œuvres d'Achebe, Soyinka, Aluko, Ekwenzi, Balewa, Njoku, Zainab Alkali, Iyayi, Omotoso.

Pourtant le lecteur a le sentiment que la conjonction du littéraire, du sociologique, du politique et de la question nationale reste au niveau des intentions. En effet, l'écriture de ces auteurs et leur style demeurent, pour K.K. Samassa, des outils au service de leur témoignage alors que pour la littérature, ce sont plutôt des matériaux qui la définissent. Le sociologique, le politique et le national ne convergent nullement à ce niveau pourtant désigné comme essentiel par Adorno qui reprochait à Lukacs et à Brecht d'oublier que le littéraire se définit par les mots et que, de ce fait, ceux-ci sont beaucoup plus qu'un outil. Biyi Bandele-Thomas, absent du corpus, peut-être parce qu'il n'est ni Igbo ni Yoruba ni Haoussa, l'a fort bien compris et ses textes extravagants, hachés, incapables de conduire l'histoire au-delà d'une suite échevelée d'anecdotes, ses romans qui se réfutent lorsqu'il apparaît que le narrateur est fou, renvoient à une nation folle, qui ne peut se construire, qui balbutie. Il est l'écrivain d'une crise qui va bien au-delà des trahisons dénoncées par le texte hiératique et digne d'Achebe où la nation a encore la grandeur de son passé et de ses traditions. Le texte-nation inscrit donc dans le

littéraire les étapes d'une crise déjà cruelle à l'époque d'Achebe, mais encore contredite par l'espoir révolutionnaire et la confiance accordée au peuple travailleur, la véritable nation qu'entrevoit son texte-nation. Chez Bandele-Thomas, le texte-nation éclate et refuse de fonctionner parce que le pays sombre dans le chaos sans grand espoir de rémission. Le littéraire est donc politique, social et national sans cesser d'être littéraire. Or dans l'étude, par ailleurs brillante, de K.K. Samassa le contenu seul semble compter. Cela lui permet de mettre en parallèle un styliste de génie comme Achebe, et Aluko, certes sympathique mais dont le moins que l'on puisse dire est qu'il est plutôt simpliste et dépourvu du moindre style.

Autre problème : l'auteur montre que les trois grandes cultures d'où il tire son corpus sont imperméables les unes aux autres et, de ce fait, responsables de l'échec de la construction nationale. Conclusion bien dangereuse mais assurément avantageuse pour les multinationales et les impérialismes ainsi dédouanés ! On songe aussi au « choc des civilisations » de Huntington ici concentré sur le sol nigérian. Cette conclusion ne peut survenir que si l'on ethnicise ces cultures en oubliant leur universalité. K.K. Samassa semble penser qu'il s'agit de cultures par essence tribales, alors que seule une pratique tribale leur fait mériter ce qualificatif. Il tombe dans le piège de la contradiction entre universel occidental et particularisme africain. L'amitié et le respect mutuel que se témoignèrent Achebe et Aminu Kano (autre grand écrivain oublié par le corpus) se situaient au niveau universel de leurs cultures respectives et non dans une hybridité où l'Occident joue seul la partition de l'universel. Achebe a montré dans un texte critique qu'un poète juif (Isaï en l'occurrence) n'était pas enfermé dans un particularisme révolu et qu'il a plus à dire, en tant que Juif, que ces modernes qui fonctionnent à partir d'une pensée répandue de par le monde dont nous savons par ailleurs qu'il se délecte non du meilleur, mais du pire des cultures qui le composent.

La littérature recèle bien un savoir irremplaçable sur le social et le politique. Elle n'est, selon Käte Hamburger, ni aussi détachée qu'un texte philosophique, ni aussi impliquée que le récit d'un témoin. Dans cette distance entre la glace et le feu se situe l'originalité de sa recherche. Les concepts utilisés par K.K. Samassa, comme celui de roman de témoignage ou de réfraction (dont on a l'impression qu'il cache la théorie du reflet pourtant à juste titre récusée par l'auteur), sont loin de rendre justice aux intuitions qui permettent parfois au littéraire de surpasser le savoir politique.

■ Michel NAUMANN

SÉVRY (JEAN), *LITTÉRATURES D'AFRIQUE DU SUD*. PARIS : KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2007, 432 P., INDEX – ISBN 978-2-84586-836-6.

Même si, dans son *Avertissement*, Jean Sévry se défend d'avoir voulu offrir un panorama complet des littératures sud-africaines « étant donné l'énormité du corpus » (p. 8), *Littératures d'Afrique du Sud* est un ouvrage qui fait néanmoins percevoir l'ampleur de la production littéraire sud-africaine depuis ses origines jusqu'à nos jours et permet au lecteur français, sans doute pour la